LETTRE
A MONSIEUR
LISTER
DE LA SOCIETÉ ROYALE DE LONDRES,

MEDECIN DE SON EXCELLENCE Mylord Portland Ambaſſadeur extraordinaire d'Angleterre en France.





A PARIS,
Chez PIERRE AUBOÜYN, Libraire de Noſſeigneurs les Enfans de France.
ET
CHARLES CLOUZIER, Quay des Auguſtins, à la Croix d'or.

M. DCC.
Avec Permiſſion.

AU LECTEUR.

*JE ne sçay par quel contre-temps cette Lettre n'a pas été imprimée plûtôt. Elle fut écrite neanmoins dans les premiers mois de 1698. lors que je travaillois à l'histoire d'*AULETES. *Il y a de certains écrits cependant à qui une espece de nouveauté est avantageuse. C'est un merite qui leur épargne une partie du chagrin des critiques, & qui leur sert de passeport auprés des autres. Quelques circonstances de celuy-cy pouvoient ce me semble l'élever jusqu'à ce pretendu merite s'il eût été publié d'abord. Mais si ce qu'on m'a dit est vray, que cette Lettre ait été mise dans les actes de la Societé Royale de Londres, c'est une marque qu'elle n'a pas été mal reçuë des habiles de ce Pays-là. Pourveu que ce ne soit point seulement à la consideration du sçavant homme à qui elle est adressée, j'ay*

lieu d'esperer qu'icy elle n'aura pas un sort moins agreable. Ainsi le retardement ne luy aura fait aucun tort ; & sur ce fondement je n'ay osé rien changer à ce petit écrit. Je n'aurois pas manqué sans cela de parler autrement que je n'ay fait de l'Academie des Sciences de nôtre Pays. Les prerogatives & les avantages singuliers que Monsieur l'Abbé Bignon luy a fait accorder de nouveau par le Roy, entroient assez heureusement dans mon préambule. L'honneur sur tout que cette Compagnie se fait d'avoir à sa tête l'illustre Abbé dont je viens de parler ne m'auroit donné que trop, & de matiere & d'ornement pour mon discours. J'en trouveray peut être quelque jour une occasion favorable, & alors je tâcheray de satisfaire autant à un devoir public qu'à mon inclination particuliere. Au reste si j'avois pû voir ce qu'a publié Contoli *Medecin du Cardinal Cibo, son traité* de la formation & de la structure des pierres dans les ani-

maux, *m'auroit été d'un grand secours. Rien ne m'eût aidé plus à propos pour remplir ma Le[illegible] de quelque chose de meilleur. Quoi qu'il en soit, voicy ce que le peu de loisir que j'avois dans ce temps-là m'a fait écrire, & je le donne presentement, parce que quelques amis d'assez bon goût n'en avoient pas desaprouvé la publication.*

Je donneray au premier intervale que j'auray ma réponse à Monsieur de Vallemont. Plusieurs de mes amis sçavent qu'elle fut faite trente neuf heures aprés avoir lû sa seconde Lettre. Cet Auteur est si peu seur dans ce qu'il avance & dans ce qu'il cite, que j'ay perdu plus de temps à tout verifier qu'à y répondre. On verra aprés cela si sa découverte pretenduë sur la medaille de Gallien obtiendra un meilleur succez par sa derniere tentative, qu'elle n'en eut par ses premiers efforts. Quelque plaisir qu'il se donne de venter son premier écrit, je ne sçache pas que la République des Lettres l'en ait

avoüé. Les suffrages du moins de tous les sçavans que je connois ne sont pas pour luy. Je sçay même encore que ses secondes reflexions n'ont pas mis les rieurs de son côté, quelque torture qu'il se soit donnée pour tourner la chose à ce point.

Aussi-tôt que cette réponse parut, on vit une Lettre sur la même matiere; J'aurois dit presque du même stile, si je n'eusse apprehendé de faire une équivoque, & une mauvaise comparaison. En effet le stile de cette derniere est si noble, & si châtié, que rien n'est plus agreable dans ce genre. Si elle ne rabatit pas l'estime que Monsieur de Vallemont a de sa découverte prétenduë, elle dissipa du moins tres-seurement les premices de la joye qu'il s'étoit promise de sa réponse.

Je ne sçay s'il dit quelque chose de nouveau sur ce sujet dans son Edition des Elemens de l'Histoire. Les Medailles qu'il y a fait graver semblent luy en offrir un prétexte; & la Lettre du R. P. Jober ne devoit pas moins l'y ex-

citer. Cette Lettre détruit tellement par avance les forces de sa nouvelle Heroïne, qu'il y auroit plaisir à voir, s'il y répond, comment il s'en tire. J'avois dessein de mettre icy par occasion quelque chose de précis, sur ce qu'il en auroit avancé dans ses Elemens ; mais quand j'ay voulu voir cet ouvrage, on ne l'a pû faire sortir du magazin de l'Imprimeur. Apres avoir attendu près d'un mois pour cela, je ne veux pas differer plus longtems l'impression de ce que je publie. Au reste, si Monsieur de Vallemont n'est pas plus seur dans ce qu'il dit sur les Medailles, que dans la graveure qu'il en donne, il n'instruira pas beaucoup les Curieux Ce qui est singulier, c'est qu'il attribuë toutes ces Medailles au cabinet de Monsieur Lompré. Je voudrois de tout mon cœur, qu'on y pût trouver celles qui nous sont inconnuës. Ce Gentilhomme est trop devoüé au bien de nôtre Republique, pour ne luy pas souhaitter un semblable thrésor. Mais il est bon de sça-

voir qu'il y a plusieurs des Medailles gravées dans les Elemens, ou qu'on n'a jamais vûës ou qui sont tirées d'endroits suspects & de contrebande, ou de desseins faits à plaisir. La Gallienne favorite entre autres, est de ce genre. Tout rejoüy de l'avoir trouvée entre plusieurs desseins d'imagination, il s'en est preparé dans le monde un triomphe. Le soin qu'il a pris de le faire annoncer, ne m'en a pas surpris davantage. Je m'étonne bien plus que ceux qui ne sont pas plus habiles que M. de V. dans ce genre d'étude ne craignent point de se hazarder comme luy. J'espere même luy apprendre qu'en matiere d'antiquité, il n'y est pas seur de chanter victoire sur des fondemens si faux, & sur des apparences si legeres.





A MONSIEUR

LISTER

DE

LA SOCIETE' ROYALE

DE LONDRES,

MEDECIN DE SON Excellence Mylord Portland, Ambaſſadeur Extraordinaire d'Angleterre en France.

MONSIEUR,

Vous ne pouviez arriver plus à propos en ce païs-cy pour examiner un Phenomene qui ſemble être de vôtre reſſort. La ſocieté Royale de Londres, dont vous faites une des

illustres parties, vous donne une espece de jurisdiction sur toute la nature, & vous vous êtes acquité de cet employ avec autant de succez, que pas un autre de vos Collegues. Inspirez comme vous l'êtes tous par le Genie même de la nature, elle vous a, pour ainsi dire, choisis pour nous reveler ses secrets. Guidez outre cela par une étude profonde, soûtenus par un caractere de liberté & un desinteressement aussi grand que la noblesse même de la Republique des lettres, vous ne pouvez manquer de reüssir. Jamais chois ne fut mieux prouvé, & les merveilles qu'a produites le Corps dont vous êtes, en sont des preuves bien évidentes. La generosité qui vous unit dans la recherche des trésors Physiques n'a pas beaucoup d'exemples, & à quelques societez prés, qui ont travaillé dans le même esprit pour l'utilité commune, la vôtre n'est pas de celles qu'on doive le moins celebrer. J'ay appris avec admiration, que vous n'êtes redevables qu'à vous-mêmes des dépenses à quoy vous engagent tant d'experiences que vous faites. Que cet Etat est heureux, dans un

ſens, qu'il eſt digne d'envie, qu'il merite bien qu'on vous en felicite. Feu Mr. Thevenot étoit de ce caractere ; il a été long-temps aprés Monſieur Deſcartes, Monſieur Paſchal, Monſieur de Roberval & Monſieur Rohaut, le ſeul qui s'appliquât icy à la même recherche que vous. L'idée qu'il eut, & le ſoin qu'il prit d'aſſembler chez luy les plus habiles dans toutes les parties de la Philoſophie, doit être en veneration. On ſçait encore qu'il n'épargna rien pour le ſuccez des experiences qui pouvoient faciliter les plus utiles découvertes.

Loüis le Grand, deſtiné à meriter la gloire de toutes choſes, n'apprit pas plûtôt ce que faiſoient ces amis de Monſieur Thevenot, qu'il prit en gré leur occupation. Mais ce grand Prince ne les excita pas ſeulement par les témoignages de ſa bienveillance, il les unit enſemble davantage par des graces, & par ſes liberalitez. C'eſt enfin de cette maniere, & ſous des auſpices ſi glorieux que s'eſt formée, & que dure juſqu'à preſent l'Academie des ſciences de ce pays-cy. Quelque eſtime, MONSIEUR, que j'aye devô-

tre union indépendante, permettez-moy néanmoins de vous souhaitter pour vos Muses, un Protecteur semblable à celuy dont je viens de parler. Les talens admirables que vous avez tous pour découvrir ce qu'il y a de plus inaccessible à nôtre penetration, en seroient merveilleusement secondez. Une étoile semblable qui les guideroit, pour ainsi dire, & qui ne pourroit de même rien promettre que de grand, répondroit beaucoup mieux à vos vûës, & aux desseins que vous avez entrepris. Aristote, tout Genie de la nature qu'on l'appelle, n'auroit sans doute executé bien des choses que mediocrement sans les secours d'un grand Roy, son disciple : Et il est constant que les sciences & les arts ne doivent pas moins leur progrez aux liberalitez de certains Princes, qu'au genie & à l'aplication de ceux qui y ont travaillé. Je ne crois pas m'éloigner de vos sentimens, lorsque je décris la gloire que meritent les Princes qui se sont fait un devoir de donner à l'établissement des lettres quelque portion de leurs soins, & les veritables Mecenas, qui se font honneur de contribuer au

succez, & au triomphe des sciences. Que vous prendriez plaisir, MONSIEUR, à en celebrer quelques-uns de ce genre ? Que de courses aprés cela vous feriez dans les Provinces interieures de la nature ? Que de victoires vous remporteriez sur ce qui s'est soustrait jusqu'à present à la connoissance & au domaine de nôtre Republique. Vos ouvrages sont de trop bons garens de ce que j'avance, par le choix que vous avez fait de ce qu'il y avoit, en quelque facon, de plus abandonné dans la nature. Les progrez même qu'on remarque sur vos recherches, font bien voir que de grands secours vous meneroient tres-loin, puisque vous avez fait seul, & à vos frais tant de conquêtes. Ce qui me donne ocasion de vous écrire, regarde une matiere que vous avez examinée par l'un de vos ouvrages. La generation des pierres dans les animaux, n'est pas un effet si peu merveilleux, & de si peu de consequence, pour ne pas meriter toute l'étude & toutes les reflexions d'un sçavant homme. Ce n'est pas neanmoins celuy qui soit le plus connu, & qu'on puisse éviter plus aisement. Son origine,

la plûpart du temps, n'eſt pas moins impenetrable à la divination humaine que celle du mal Caduc, de la Goutte, de l'Apoplexie, & de la Rage. C'eſt ſouvent *faire boüillir un caillou* λίθον ἕψειν faire une entrepriſe impoſſible, que d'employer des remedes pour détourner cet accident, ou de donner des regles pour le prevoir. Une partie cependant des queſtions qu'on agite ſur cette matiere ſeroient encore, ſans vos reflexions, du nombre de celles dont parle l'Eccleſiaſte, qui ne ſont livrées *qu'à la diſpute*, & non pas à la connoiſſance. Voicy un nouveau Phenomene que je vous propoſe ſur la generation de la pierre que vous avez traittée, & dont par conſequent vous pouvez parler mieux que perſonne. C'eſt une tres-groſſe pierre qu'on trouva en ouvrant un cheval, & qui avoit été la cauſe de ſa mort. Vous m'avez fait l'honneur de me dire, lorſque je vous la montray, que ce vous étoit une choſe nouvelle, & que vous qui aviez trouvé des pierres dans les entrailles d'une Tortuë, n'en aviez pas vû tirées du corps d'un cheval. Les circonſtances qui accompagnent ce Phenomene

meritent de vous être contées, & je m'imagine qu'il y aura plusieurs choses qui ne seront pas indignes de vos recherches, & de vos décisions.

Il n'y avoit gueres de cheval plus genereux que celui dans lequel la pierre que je vous montray s'est formée. Cela justifie bien ce que Pline raporte de la nature des chevaux, lors qu'il dit qu'elle est sujette aux mêmes maladies que celle des hommes. *Equo fere qui homini morbi.* *l.* 8. *p.* 147. Neanmoins ce qui est surprenant icy, c'est qu'un animal soit sujet à un accident dont il porte le remede sur luymême, selon tous les Anciens. Ils disent que ces excrescences calleuses qui naissent aux genoux, & aux pieds des chevaux, beuës dans du vin pendant quarante jours, font sortir les pierres, & la cendre de corne de cheval, ajoûtent-ils, prise avec du vin ou de l'eau, est encore bonne contre ce mal. *Calculos expellunt lichenes equini ex vino aut mulso poti diebus* XL. *prodest & ungula equinæ cinis, in vino aut aqua.* Pline *l.* 28. *p.* 524.

Le cheval dont il est ici question étoit plus que majeur: semblable à celuy des *Hippiatriques*, qu'un cavalier garda pendant le cours entier de sa milice,

qui étoit de vingt-cinq ans, ou à ce cheval Pie que feu Monſieur de Turenne monta pendant un même nombre d'années; il y avoit tout ce temps-là que la maiſon des Religieuſes Bernardines d'Argenteuil s'en ſervoit. On avoit fait pluſieurs fois aſſez inutilement tout ce qu'on avoit pû pour le vendre. Comme il tenoit un peu de la nature des chevaux de Diomede, & qu'il étoit de difficile accez, perſonne ne s'en étoit voulu charger. Peut-être auſſi que ſe trouvant bien dans une Communauté, (ſelon l'opinion de ceux qui donnent de la connoiſſance aux bêtes,) il faiſoit l'eſpece de manege qui rebutoit les acheteurs. Il ne vouloit point paſſer delà dans une infinité de mains, ou cruelles ou indigentes, pour tomber dans la miſere affreuſe où l'on voit tous les jours ſes confreres aprés de longs travaux.

Les Religieuſes le garderent ainſi, & elles en tirerent des ſervices conſiderables. Celle qui en avoit ſoin avoit donné tout ſon bien au Convent, & n'avoit voulu être que Converſe par vertu, pour ſe conſacrer au ſervice de cette maiſon. Quelque charge que le

cheval eût sur le dos il ne laissoit pas encore de porter la personne qui le conduisoit. Sa fierté & son ardeur étoient si grandes, qu'il ne pouvoit souffrir de chevaux devant luy sans les devancer, quelque distance qu'il y eût. L'âge qui n'avoit rien diminué de sa vigueur, ne l'empêchoit point de s'acquitter avec la même agilité, de tous les travaux de sa condition. C'est pourquoy, il y a de l'apparence qu'il auroit passé l'âge ordinaire des chevaux de 50. ans, selon quelques-uns, comme un certain mulet à qui les Atheniens firent tant d'honneur. Aggréez, Monsieur, que je vous fasse souvenir en passant de ce petit trait d'histoire, il ne m'écartera pas beaucoup de mon sujet.

Tarentinus cité par Hierocles, dit, que quand on voulut bâtir le Temple de Jupiter dans la citadelle d'Athene, *ἐννεα* prés de la fontaine à neuf sources, on *κρουνοι.* ordonna d'amener dans la ville toutes les bêtes de charge du Territoire. Un villageois dans la crainte des peines portées par le decret du peuple y mena son mulet, & ce mulet avoit 80. ans. Les Atheniens admirant la vieillesse émerite de cet animal, luy marquerent

une eſpece de veneration , & le firent chef de ceux qu'on employoit à la fabrique du Temple. Là ſans que ce mulet fût retenu par aucun joug, ni qu'on le preſſât d'aller à coups de foüet comme les autres, ils voulurent qu'il precedât ſeulement ceux qui portoient les materiaux. Pour ne rien oublier même de tout ce qui pouvoit faire connoître juſqu'où alloit la bien-veillance de la Republique envers ce mulet, on deffendit par le même decret aux marchands de grains de l'empêcher d'en manger, & de luy fermer leur boutique, & aux autres de le chaſſer des champs ſemez ou des pâturages. Les Mahomettans qui ont ſuivy le même eſprit, conſervent encore cet uſage tres-imitable & tres-humain, ils fondent des hôpitaux pour les bêtes invalides par l'âge, ou par accident.

Revenons preſentement à nôtre cheval, jamais il n'avoit donné de marques d'aucune incommodité, & toutes ſes fonctions animales ſe faiſoient de la maniere la plus loüable, & la plus approuvée des connoiſſeurs. Il ne rejettoit point ſon urine frequemment, qui eſt un indice de la pierre, ſelon
Hipocrate

Hipocrate & beaucoup d'autres Medecins. On ne s'apperçût pas par consequent qu'il en portât une grosse dans ses entrailles, l'on ne remarquoit pas même, comme je l'ay dit, de symptome d'aucun mal. Hippocrate rapporte neanmoins, & vous le sçavez mieux que moy, que ceux qui sont atteints de la pierre, rendent l'urine pareille à un sereux tres-clair, par une raison fort plausible. Il falloit sans doute que ce cheval la rendit semblable, mais l'ignorance jusqu'à present de cette maladie dans les chevaux, n'a point fait faire d'observations là-dessus. Des filles qui ne lisent point Hipocrate, ne pouvoient pas deviner ni remarquer ce symptome puisque les habiles même dans le mêtier, & la cure des chevaux, ne l'ont pas fait. Cette circonstance apprend, que ceux qui se mêlent de quelque medecine que ce soit, doivent consulter les auteurs qui en ont écrit dans tous les temps & dans tous les genres, s'ils veulent eux-mêmes réüssir, ou dans la pratique qu'ils en font, ou dans les ouvrages qu'ils en donnent. En effet la Medecine qui doit être la fille de l'experience, ne le



Hipocrate & beaucoup d'autres Medecins. On ne s'apperçût pas par consequent qu'il en portât une grosse dans ses entrailles, l'on ne remarquoit pas même, comme je l'ay dit, de symptome d'aucun mal. Hippocrate rapporte neanmoins, & vous le sçavez mieux que moy, que ceux qui sont atteints de la pierre, rendent l'urine pareille à un sereux tres-clair, par une raison fort plausible. Il falloit sans doute que ce cheval la rendit semblable, mais l'ignorance jusqu'à present de cette maladie dans les chevaux, n'a point fait faire d'observations là-dessus. Des filles qui ne lisent point Hipocrate, ne pouvoient pas deviner ni remarquer ce symptome puisque les habiles même dans le mêtier, & la cure des chevaux, ne l'ont pas fait. Cette circonstance apprend, que ceux qui se mêlent de quelque medecine que ce soit, doivent consulter les auteurs qui en ont écrit dans tous les temps & dans tous les genres, s'ils veulent eux-mêmes réüssir, ou dans la pratique qu'ils en font, ou dans les ouvrages qu'ils en donnent. En effet la Medecine qui doit être la fille de l'experience, ne le

peût être veritablement qu'en y joignant celle de tous les temps, & pour mieux dire, de toute la nature. Sur la fin d'Octobre dernier comme on faisoit la provision du Convent, on mena le cheval à Pontoise, d'où il revint chargé de bled. Le lendemain de ce voyage la Sœur Converse remarqua qu'il ne mangeoit pas avec le même appetit; sur le soir neanmoins on ne laissa pas de le charger de fumier pour quelque vigne du voisinage; mais ne pouvant souffrir la charge il se coucha. La peine qu'on eut à le faire relever surprit un peu, quoy qu'on ne laissât pas de le vouloir recharger de nouveau. Cette pauvre bête sur cela, regardoit avec une espece d'attention raisonnée & si tristement chaque pellée de fumier, qu'on soupçonna qu'il étoit malade. Le maréchal appellé, ne connut pas mieux la maladie que la Sœur Converse. Il fit comme les Medecins de village ignorans. Ces gens que la capacité jette moins dans cette profession que le besoin, employent successivement tous les remedes, & toute la Pharmacie de leur connoissance. Seurs de tirer par des effets ménagez si à pro-

pos quelque indice du mal, ils ne s'embarrassent gueres de l'evenement. Soit que la mort s'ensuive, ou que la bonté du temperamment resiste à leur témerité & à leurs bevûës, ils sont prêts de s'applaudir d'une convalescence où ils n'auront point de part, ou de consoler les survivans du recit de la maladie, & de la cause pretenduë d'une mort qu'ils auront souvent procurée. Le maréchal donc éprouva sur ce cheval & sans succés tout ce que la pratique lui avoit appris de remedes pour toutes sortes de maux. La pauvre beste pendant tout cela faisoit ce quelle pouvoit pour manger, & se mettoit sur le dos les quatre pieds en l'air, pour designer, en quelque façon où étoit son mal. Enfin trois jours aprés un martyre difficile à imaginer ce cheval mourut au milieu des ronflemens que les remedes ne causerent pas moins, sans doute, que sa maladie. L'utilité que ce cheval apportoit à la maison, ne fit pas sentir sa perte mediocrement, & il ne fallut pas moins qu'une grande force d'esprit pour retenir la douleur de celle qui en avoit soin dans de certaines bornes. Cependant l'en-

vie de connoître comment un cheval si robuste & si extraordinaire avoit pû, comme on dit, mourir tout en vie, le fit ouvrir par les bonnes Sœurs assistées du Jardinier. Tout en fut trouvé si sain qu'on fut prest de s'en prendre au malin vouloir du diable par le ministere de quelque sorcier, coûtume assez ordinaire à une bonne partie du monde, dans les évenemens de cette nature dont on ne penetre point la cause. Une Sœur au reste qui tenoit une bêche, s'avisa d'en donner un coup sur les entrailles du cheval. La resistance qu'elle sentit lui fit croire qu'il y avoit en cet endroit quelque corps étranger. Elle ne se trompa point, le boyau étant ouvert, on en tira la pierre en question, & l'on jugea que cette pierre avoit bouché le passage des excremens. En effet il en sortit quantité du même endroit, & par la même ouverture. Il n'est pas aisé de dire en quel boyau ce corps s'étoit aresté, car les bonnes Sœurs ne sçachant point l'anatomie des chevaux; tristes de l'aventure de leur Dromadaire, elles ne songerent plus qu'à luy rendre les derniers devoirs. Si j'avois été dans le

pays en ce temps-là ; j'aurois voulu examiner la chose de plus prés, & je crois qu'elle en valloit la peine ; mais je n'y a lay & je ne l'appris que cinq semaines aprés. Toute l'apparence est, que cette pierre s'étoit formée dans quelque viscere voisin des boyaux qui communiquent dans l'Anus, puis qu'elle arrêta aprés son détachement l'écoulement des matieres. Voila ce me semble tout ce qu'on peut dire, quand on n'a pas vû la carriere d'où la pierre a été tirée. Pour ce qui est de sa figure, elle est ronde & a prés de quatre pouces de diamettre, c'est-à-dire, un pied de circonference. Elle pese environ une livre & trois quarts. La matiere ressemble à celle d'un marbre ou d'un caillou veiné de blanc obscur, & de gris tirant sur le noir. Sa superficie un peu inégale est lice & luisante. Elle paroît composée de plusieurs lits, les uns sur les autres, de l'épaisseur de la deuxiéme partie d'un pouce, ou d'une ligne plus ou moins, en de certains endroits.

Ce n'est pas une chose nouvelle qu'il se forme des pierres dans toutes les parties qui composent le monde. Ces pluyes pierreuses dont par-

lent Tite-Live, Pline & Sabellicus, avec celle que Cardan vit en 1510. semblent marquer qu'il en croît dans l'air; mais c'est une chose étrange qu'il en naisse dans presque toutes les parties du corps animal. Un Commenteur d'Hippocrate sur l'endroit où il traite de cette matiere, dit qu'il en croit dans toutes les cavitez. A cela vient à propos l'observation de Thomas Bartholin où il parle d'une fille qui en a jetté une par le nez, & d'un homme qui en a craché une autre qui sortoit de ses polmons. Ces effets ne sont pas toûjours dangereux, témoins la pierre qu'on trouve dans l'animal qui porte le Besoard, dans les poissons à qui il en croît dans la tête, & il y en a beaucoup qui sont utiles. Vous sçavez, Monsieur, vous qui avez si bien lû les Anciens, ce que Pline & les autres disent de cette pierre qui se trouve dans la matrice de quelques biches; de celle qui ressemble à une pierre-ponce, qu'on découvre quelquefois dans le ventre des vaches; de la Syrite qui se forme dans la vessie des loups, de la Draconite tirée de la cervelle d'un serpent; & de la petite qui s'en-

Cent. 6. 33.

gendre ordinairement dans la teste du bœuf, à ce que pretendent quelques Auteurs. La Nature ainsi guidée de la main de Dieu fait des carrieres, pour ainsi dire, de toutes les parties du corps animal, pour des raisons & des effets bien differens. Il semble que les Anciens n'ayent point eû de connoissance des pierres qui se forment dans le ventre des chevaux. En effet, on n'en trouve pas un seul mot dans le recueil des Auteurs Grecs, qui traittent de la veterinaire ou de la medecine qui leur est propre. Cela est d'autant plus surprenant, que se faisant chez eux des sacrifices de chevaux comme de toute autre beste, ils pouvoient plus aisement en faire des observations. On peut dire en passant, que c'est de là que sont venus tant de remedes & de secrets tirez des differentes parties de toutes sortes d'animaux, par l'occasion que ces sacrifices leur ont donnée d'en faire des experiences. Je donnerois des preuves de cecy, si ce n'étoit point trop m'écarter de mon sujet. Voicy uniquement ce qu'un de ces Auteurs dont j'ay parlé en a écrit à un Demaratus. *Apprenez*, dit-il, *vous qui* Absyrtus.

nourrissez des chevaux, que lors qu'il s'engendre des pierres dans leurs machoires, il faut y mettre la main promptement; car si on les y laissoit du temps, elles nuiroient beaucoup par leur grosseur, &c. A l'égard des modernes, je ne sçache aucun Auteur qui en ait parlé. Pas un ne rapporte même ce qu'Absyrtus que je viens de citer en dit, & il semble qu'ils ayent ignoré ce que Pline avance sur le témoignage d'Aristote, de la conformité de la maladie des chevaux avec celle des hommes. On croiroit encore que la Veterinaire des Anciens leur a été absolument inconnuë, vû le silence qu'ils observent sur cela, ils donnent des remedes comme de leur crû, qui ne sont neanmoins venus jusqu'à eux que par le canal des Anciens qui ont pratiqué & écrit de la medecine dont je parle. On trouve dans les anciens Medecins tant de remedes pour les chevaux qu'on pourroit croire qu'il n'y avoit gueres de distinction entre la pratique de l'une & de l'autre medecine. En effet, Hierocles dans la Preface du recueil des remedes pour les chevaux, invoque ensemble Neptune, Equestre, & Esculape. *Le premier,*

dit-il, *parce que le soin & la tutele des chevaux lui est attribuée, & l'autre comme protecteur du salut & presidant à la santé du genre humain.*

Je ne sçai, M[r]. si vos compatriotes, qui ont traité des maladies de ces animaux, ont été plus heureux ou plus diligens que les nôtres. On pourroit voir en ce cas là quelle cause ils donnent à cet accident de la petrification si peu recherchée des Anciens. Vôtre Hipocrate nous apprend en plusieurs endroits que dans l'homme la pierre se forme la plûpart du temps dés l'enfance. Il en attribuë la cause à un lait pituiteux, ou à un lait chaud & bilieux que la nourrice aura donné dans les premiers temps. *Ce lait impur*, dit-il, *échauffe les membranes de la vessie, & l'urine ou les sucs du corps se brûlant ils se durcissent* & forment enfin ce qui cause aprés tant de mal. Il se peut faire que nôtre cheval ait conceu sa pierre par cette voye. Ce n'est pas celle neanmoins que j'admettrois volontiers. Les femelles des animaux sont rarement sujettes à ces sortes d'intemperies, & quelque fureur que les Poëtes & les Naturalistes attribuent aux cavalles, je n'en croi-

De aer. l. & aq. p. 236.

n'ay pas pour cela leur lait plus corrompu, non plus que celuy des chevres qu'on employe tous les jours dans la medecine des hommes. Il faut donc
l. 4. des mal. p. 518. recourir à quelqu'autre principe. Le même auteur convient qu'il se forme aussi des pierres dans les adultes, & je ne doute point que la même chose n'arrive tous les jours à toutes sortes d'animaux. Cette pierre du poids de six livres trouvée dans une Tortuë, dont vous m'avez parlé, en peut être une preuve. Il n'est pas aisé d'en imaginer seurement la cause, ni d'en donner des pronostics qu'aprés le progrez du mal.

Aussi Hippocrate ne se hazarde-t-il point en cet endroit d'en enseigner
p. 285. & 286. l'origine; mais dans le traité *de l'air, des lieux, & des eaux* en parlant de l'eau de glace & de neige, ce grand homme assûre qu'elle est la plus mauvaise de toutes, parce que ce qu'il y a de plus leger s'évapore dans la congelation & dans la fonte, aprés quoy il ne reste que ce qu'il y a de plus pesant & de plus terrestre. Il confirme ce sentiment par l'experience qu'une eau ainsi gelée & fonduë se trouve en plus pe-

tite quantité aprés la fonte qu'auparavant la gelée : *d'où vient*, ajoûte-t-il, *que ceux qui boivent de ces eaux formées de neiges, de glaces, & de pluyes, conçoivent, & engendrent des pierres beaucoup plûtôt* λιθιῶσι δὲ μάλιστα. Je ne sçay si je me trompe, Monsieur, mais je crois qu'on pourroit adopter cette conjecture pour expliquer nôtre Phenomene. La conduite & la nourriture des chevaux n'est pas moins l'ouvrage des gens heureux, que l'employ des gens habiles, comme l'apprend ce dicton Grec εὐδαιμονεστάτων ἔργον. Le cheval en question fut apparemment negligé dans les commencemens ; il étoit d'un grand appetit & n'étoit dégoûté de rien ; il a pû boire étant jeune de ces eaux fonduës & ramassées L'ardeur qu'il avoit, & qui marquoit dans cet animal une grande chaleur, dessechoit le grossier de sa boisson. Les sucs bilieux s'y joignant, cela forma peu à peu, & successivement la pierre qui le fit mourir. Une certaine ferocité naturelle qui le rendoit méchant aux autres bêtes, peut faire conjecturer qu'il avoit de ces sucs bilieux plus qu'un autre. L'enta-

meure que firent à la pierre celles qui la tirerent, fait voir ce me semble ce que je dis de sa formation. On remarque qu'il y a plusieurs lits, plus ou moins épais, chacun en de certains endroits ; & la matiere dont ils paroissent formez, est en quelque façon transparente. Cela fait bien juger qu'avec le terrestre des eaux que le cheval avoit beuës, il s'y étoit joint une substance glutineuse, qui donne encore à cette coagulation une qualité friable, comme à l'ambre & aux autres gommes semblables. Le plus necessaire de tout seroit d'apprendre en quel endroit des visceres precisement cette pierre se seroit formée : car s'il n'est pas surprenant qu'il s'en soit trouvée une dans les boyaux vers l'anus, il est singulier qu'un cheval ait pû la porter si long-temps sans incommodité, & sans en donner des signes, & comment elle a pû se détacher de même si long-temps aprés. De la grosseur qu'elle est, elle devoit beaucoup nuire à toutes les fonctions animales, ou causer de grandes douleurs, ou faire d'étranges desordres. Cela n'a point été neanmoins, qu'au moment qu'elle fut détachée, & qu'elle

fut tombée dans les boyaux. Selon mon sens, ce dernier accident n'est pas des moins extraordinaires ; mais je ne vois pas qu'il soit aussi inconnu que beaucoup d'autres. Pline rapporte une chose qui peut servir à l'expliquer. La figure du foye, des loups, dit-il, est semblable à celle du pied d'un cheval ; & l'on tient que les chevaux se rompent lorsque chargez d'un cavalier, ils suivent les traces, & marchent sur les pas d'un loup. *Jecur luporum equinæ ungulæ simile esse, & rumpi equos qui vestigia luporum sequantur.* En voici le dénoüement, si l'observation de Pline est constante. Il y avoit un loup qui rodoit aux environs de Pontoise, lors qu'on y mena le cheval la derniere fois. Tout le monde sçait icy les desordres que cette beste a causez dans le pays, & dans le voisinage, où il a dévoré plusieurs animaux & plusieurs personnes. Il est vrai-semblable, que le cheval chargé de bled & de la personne qui le conduisoit a pû passer sur les vestiges du loup. La charge extraordinaire aura contribué sans doute à ce qu'on rapporte de la vertu funeste, imprimée dans les pas de cet animal. Ne se peut-il pas

faire aprés cela que la chose soit arrivée au cheval, comme le dit Pline. Il est constant que la pauvre beste n'a pû porter depuis. Il se coucha quand on l'eut chargé, & ne put souffrir qu'on le rechargeât une seconde fois. La membrane outre cela qui envelopoit la pierre s'étant rompuë, a laissé en même-temps un cours libre à ce corps étranger dans les boyaux, & fermé celuy des excremens, comme je l'ay déja conté. La circonstance ainsi du loup famelique qui couroit dans le pays, & ce qui a succedé depuis au cheval des bonnes Religieuses, me feroit aisement donner dans la remarque de Pline. Je sçay bien ce qu'on peut objecter contre, par l'experience journaliere, des chasses de MONSEIGNEUR : on n'a pas appris à la verité, que de tant de loups que ce Prince a courus, il y en ait aucun qui ait fait éprouver à ses chevaux, le pouvoir fatal que le Naturaliste attribuë à cette beste. Mais on peut répondre que le même hazard qui a fait rencontrer précisement les pas du loup à ce cheval, ne les a point fait trouver de même à ceux de nôtre Prince. Ce loup d'ailleurs, qui étoit sans doute une

beste enragée, faisoit par consequent dans ses pas, une impression plus forte & plus dangereuse. Quoy qu'il en soit, Pline me sera toûjours d une grande autorité. On ne me persuadera pas qu'il ait rapporté quelque chose en vain ou pour se moquer de nous, comme il le dit des charlatans. L'experience du cheval que j'ay décrite est tres-certaine. Ce n'est pas la premiere qu'on ait faite de tout ce qu'a ramassé cet excellent auteur. Il y a tant de choses merveilleuses, éprouvées depuis ses écrits, il a pris tant de soin pour les recueillir, il a fait tant de dépenses pour les examiner, & ses desirs pour les conserver au profit de nôtre Republique, ont été si heureux, que je ne puis m'empêcher d'applaudir à la prerogative que le R.P. Hardoüin luy donne par dessus beaucoup d'autres dans sa Chronologie de l'ancien Testament.

Voila, Mr. ce que j'avois à vous proposer touchant la pierre, & les circonstances qui ont accompagné sa découverte. Ce que j'en ai dit n'est point pour *mettre la faux dans la moisson d'autruy*, mais pour vous exciter vous & vôtre societé à raisonner sur un Phenomene aussi sin-

gulier que celui-là. Vos lumieres, vos recherches & vos découvertes sont en si grand nombre, qu'elles ne sçauroient manquer de vous faire produire une infinité de choses excellentes. J'ay remarqué dans vos conversations une netteté d'esprit, & une varieté de connoissances si agréable, qu'on doit tout attendre de ce que vous pouvez faire. Vous n'avez icy que trop justifié le choix qu'a fait l'Illustre Mylord de vôtre personne, pour être le tuteur de sa santé & le témoin de sa gloire. Si vôtre Patron est aussi heureux en negotiation qu'en cela, il doit l'être en toutes choses. En effet, aprés avoir merité la bien-veillance de son Prince, & du nôtre, & de toute la maison Royale, aprés avoir acquis l'estime de nos peuples, que manque-t-il à son bonheur? Que pourroit-il souhaitter de plus? si ce n'est de profiter des avantages qu'il a pour les employer au soulagement, & à la tranquillité de son pays & du nôtre, d'où dépend enfin depuis long-temps le bonheur de l'Europe, & celuy de la Republique des lettres. Vôtre Societé celebre travaille à ce même but de son côté, &
vous